Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 26 (1918)

Heft: 5

Artikel: Une maison de soldats aveugles

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-682682

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une maison de soldats aveugles

Tous, ils vous diront tous la même chose: nous nous attendions bien à perdre un bras, une jambe; nous nous attendions même très bien à perdre la vie. Mais en revenir aveugles! Cette éventualité horrible ne leur était même pas entrée dans l'esprit. Devenir, ainsi que le disait un des premiers soldats aveugles de la guerre, « un cadavre vivant », c'était plus qu'un homme ne pouvait supporter. Plusieurs y succombèrent.

Celui qui aujourd'hui visite la Maison de convalescence des soldats aveugles, rue de Reuilly, qui les voit circuler dans le jardin, rapidement, touchant à peine du bout de leur canne le fil de fer qui les dirige, travailler dans des ateliers où rien ne les distingue des voyants, ne peut pas se douter de la crise effroyable que traversèrent les premiers aveugles de la guerre, alors que rien n'était encore organisé pour les aider à se refaire une vie et qu'ils n'avaient pour les soutenir au fond de tout ce noir que les paroles charitables de quelques âmes dévouées.

Personne ne pouvait prévoir que la guerre ferait tant d'aveugles. Il ne s'en trouvait point parmi les blessés de 1870-71. Or, dès le 23 août 1914, la nouvelle clinique des Quinze-Vingts, à peine achevée, était transformée en une ambulance militaire où seraient reçus spécialement les soldats blessés aux yeux, quelques-uns borgnes, la plupart aveugles. Bientôt cette ambulance devenait trop étroite pour les contenir tous. Ceux dont les blessures étaient refermées ou qui n'avaient plus qu'à attendre une intervention chirurgicale plus ou moins lointaine, traînaient d'ailleurs entre ces grands murs une existence morne, inutile, bien faite pour achever de les déprimer. Quelques membres du Conseil d'administration des Quinze-Vingts, d'accord avec le Ministère de la Guerre et celui de l'Intérieur, eurent alors l'idée de fonder sous le haut patronage de M. Brisac, directeur de l'Hygiène publique, une annexe plus spacieuse et plus saine qui serait à la fois une maison de convalescence pour ceux dont la santé exigeait encore des soins, un centre de rééducation pour tous.

Tout en haut de la rue de Reuilly, dans le quartier tranquille de Picpus, un ancien couvent dresse ses vieux bâtiments et son parc qu'entourent des vergers. C'est là, dans une atmosphère familiale, à la fois douce et fortifiante, que les soldats devenus aveugles, après un stage plus ou moins long aux Quinze-Vingts, viennent réapprendre à vivre.

D'autres maisons semblables se sont ouvertes peu à peu dans les différentes parties de la France. Elles se sont presque toutes affiliées à la maison-mère de la rue de Reuilly, formant ainsi 20 filiales à Bordeaux, Toulouse, Lyon, Montpellier, Dijon, St-Brieuc, Nantes, Chartres, le Mans, etc., chacune étant plus spécialement adaptée aux besoins et aux ressources de la région où elle se trouve et groupant autour d'elle les mutilés aveugles sans trop les éloigner de leurs foyers. Tous ceux qui, blessés au début de la guerre, étaient rentrés chez eux sans avoir rien appris, sur leur demande y sont admis.

Dans la Maison de la rue de Reuilly, le Ministère de la Guerre et celui de l'Intérieur assurent le logement et la nourriture pour 250 soldats environ. Leur rééducation professionnelle est l'œuvre d'une société: « Les Amis des soldats aveugles », présidée par M. Vallery-Radot et qui a pour but de compléter par l'initiative privée la tâche entreprise par l'Etat. Il s'agit d'abord de rechercher parmi les métiers

praticables par les aveugles ceux qui ont le plus de chance d'offrir de bons débouchés et d'assurer un gain souvent modeste mais certain; de créer ensuite les ateliers et l'outillage indispensables; puis, le métier une fois appris, de donner au soldat-ouvrier le moyen de l'exercer chez lui en lui faisant don des outils, en lui procurant la matière première au prix le plus avantageux possible, en facilitant de toute manière la production et l'écoulement de son travail.

Les premiers ateliers s'ouvrirent dans de vieilles dépendances du couvent, hâtivement aménagées. La maison n'abritait alors qu'une quarantaine de blessés. La plupart étaient convaincus qu'ils ne pourraient jamais rien faire; il fallait user d'éloquence pour les persuader de se laisser guider vers l'atelier.

Six cent quatre-vingt-un soldats ont passé maintenant par la Maison de Reuilly, accomplissant leur apprentissage en un temps variable; des ateliers de toutes sortes se sont ouverts; dans de grands baraquements en planches prêtés par le Ministère de la Guerre et dressés au milieu du parc travaillent des brossiers, des vanniers, canneurs et rempailleurs de chaises, fabricants de filet, ajusteurs mécaniciens, tonneliers, accordeurs de piano, masseurs. Les stocks de marchandises sont devenus si considérables que des magasins spéciaux d'approvisionnement ont dû être ouverts par la société, rue du Temple. Une grande imprimerie Braille a été fondée, moitié par la Société philanthropique d'impression pour aveugles, moitié par la Société des amis des soldats aveugles. Des cours de Braille, de dactylographie, de téléphone, d'anglais, de plain-chant, de flûte, de violon et de mandoline occupent les heures laissées libres par l'atelier. La morne maison du début, où les blessés passaient leur temps, assis sur le bord de leur lit, à mesurer la profondeur de leur misère, ou bien à se promener, hésitants, au bras d'une infirmière, est devenue la maison du travail.

Avec une énergie admirable, tous s'y sont mis. Et le nouveau blessé, dès qu'il arrive, saisi par cette atmosphère de vaillance, suit aussitôt ses camarades à l'atelier.

Leur travail, dès qu'ils sont sortis des premières semaines d'apprentissage, leur est naturellement payé. Les gains ainsi réalisés sont très variables; ils dépendent du métier, ils dépendent aussi de l'assiduité du soldat-ouvrier qui, bien souvent, dans les débuts surtout, ne peut pas ou ne veut pas s'astreindre à un très grand nombre d'heures de travail.

Les premiers métiers auxquels on songea furent naturellement les anciens métiers devenus classiques pour les aveugles: brosserie, cannage et rempaillage de chaises, vannerie. L'atelier de brosserie à Reuilly peut occuper une quarantaine d'élèves à la fois. Quatre-vingt-quatorze brossiers y ont fait en 1917 leur apprentissage. L'expérience a déjà prouvé que la brosserie — surtout la grosse brosserie de chiendent — pouvait être d'un excellent rendement. Malgré la cherté croissante des matières premières, bois, ficelle et chiendent, tel brossier aveugle retourné chez lui à Limoges peut réaliser un bénéfice d'environ cinq francs par jour; les gains de trois et quatre francs sont tout à fait normaux. Il est seulement à craindre que trop d'aveugles ainsi dirigés vers la brosserie se fassent mutuellement concurrence.

En général, d'ailleurs, on tend de plus en plus à abandonner ces anciens métiers, réputés « métiers d'aveugles », pour d'autres métiers plus adaptés à la vie industrielle moderne et mieux rémunérés. Cannage et rempaillage de chaises sont presque délaissés. Par contre un atelier im-

portant s'est ouvert pour le finissage et l'ajustage des pièces d'automobile. Sous la direction d'un contremaître de chez Panhard, devenu lui-même aveugle, des soldats aveugles qui n'étaient pas tous mécaniciens de métier, apprennent à terminer, polir, ajuster et monter diverses pièces d'automobiles. L'apprentissage dure à peine quelques mois et douze d'entre eux ont déjà pu quitter la maison pour s'installer « à leur compte » dans un atelier que M. Bernard-Lazare vient d'ouvrir à leur intention, rue de l'Yvette, à Auteuil. Pour eux, le régime de l'hospitalisation a pris fin; ils payent leur pension sur leurs gains. Ce n'est plus le « travail-distraction » ou le « travail-salaire d'appoint », tel qu'il est toujours plus ou moins pratiqué dans les maisons de rééducation, mais un retour régulier à la vie normale. Un ingénieux système d'actions leur assure progressivement la propriété de l'entreprise.

L'atelier de vannerie réunit une douzaine d'élèves. Il doit prochainement s'agrandir, car la vannerie promet d'être un des bons métiers d'aveugles, à condition toujours de s'en tenir aux objets simples pouvant être fabriqués par séries. Si l'on songe que la plus grande partie de notre vannerie nous venait d'Autriche, que la concurrence mécanique n'est pas encore à craindre, que le métier peut s'exercer à peu de frais chez soi, on n'hésitera pas à engager beaucoup de nos ouvriers ou cultivateurs dans une voie qui offre peu de risques et de bons débouchés.

Presque tous les vanniers de Reuilly vont terminer leur apprentissage à l'Ecole nationale de Fays-Billot (Haute-Marne) où une section spéciale a été créée pour les mutilés de la guerre.

Dix-huit cordonniers ont fait cette année leur apprentissage à Reuilly. Sous l'unique direction d'un professeur aveugle, ils exécutent le ressemelage cloué et cousu de manière à satisfaire n'importe quelle clientèle.

Plus étonnant encore est l'atelier des tonneliers. Ils taillent, courbent, assemblent, encerclent les planches, frappant à grands coups de marteau sans se blesser, exécutant seuls un vrai travail de précision; ils ne recourent à un voyant que pour entretenir le feu destiné à courber les planches. *(La fin au prochain numéro.)*

Un ski-brancard pour la montagne

Un médecin de l'Engadine, le Dr Poult de Zuoz, constate dans le *Korrespondenzblatt für schweizerische Aerzte* combien il est nécessaire d'adapter des moyens de transport aux différentes régions de notre pays. Si, dit-il, le peintre Segantini est mort en automne 1899 dans un chalet au-dessus de Pontresina, c'est qu'il ne fut pas possible de le transporter en vue de l'opération nécessaire, puisqu'aucun moyen de transport convenable ne put être trouvé à cette saison de l'année pour amener le malade dans la vallée. D'autres cas analogues et qui ont eu aussi des suites fâcheuses, ont engagé le médecin romanche à étudier de façon pratique la question des transports à l'altitude.

Il est arrivé ainsi à construire un brancard à skis qui offre quelque analogie avec celui que le Dr Lardy de Genève a recommandé il y a une dizaine d'années dans notre journal et qui était destiné